

# **Des étoiles et des vestiges**

Tania K.

*« On peut aller  
jusqu'au bout de toutes les routes,  
et jusqu'à la fin de ses jours,  
mais nulle part  
on ne peut déposer ses souvenirs  
et leur tourner le dos pour toujours. »*

*Gary Jennings*

**Lettre à Mark  
16 Juillet 1924**

*« Est-il rien de plus vrai que la vérité ? Oui : la légende.  
C'est elle qui donne un sens immortel à l'éphémère vérité ».*

*Nikos Kazantzakis*

La nuit d'encre engloutit le monde dans son silence glacé. Les étoiles se sont allumées une à une, éclairant le ciel d'une myriade de mondes... et dire que ce même firmament, cette même lune, sont ceux de *là-bas*, chez moi !

Ce soir je ne dormirai pas. J'ai mal au cœur, mal de vivre. Trop de souvenirs rejaillissent des abîmes de ma mémoire, emprisonnés dans la quiétude de cette chambre, et me bouleversent à nouveau. Serait-ce à cause du regret d'une vie que je n'ai pas su aimer quand il en était encore temps ?

A présent il est trop tard. Le mal est déjà fait.

J'ignore ce qui me pousse à t'écrire ces lignes. Qui sait ? J'aurais sans doute mieux fait de partir dans l'anonymat du crépuscule sans laisser de traces. Mais je ne peux pas. Tu dois connaître l'histoire qui appesantit ma conscience. Comment ai-je pu me dissimuler de toi, le seul à qui j'ai juré fidélité devant Dieu et les hommes ?

La cendre encore tiède des miens m'a imposé le secret. Ou peut-être était-ce la pudeur et les larmes d'un passé que j'ai tenté d'oublier en vain. Ce soir cependant, une force intérieure me donne l'ultime courage de tout te dire.

Si je suis loin de toi à l'heure où tu me liras, si je suis partie, c'est parce que je crains ce qui est derrière moi, et de ce qui nous est arrivé à toi et moi. Je te fuis, c'est vrai... Tu as été généreux, sans que je comprenne pourquoi et j'aimerais croire que c'est parce que d'une certaine façon, tu tiens à moi. L'amour serait-il le seul miracle à pouvoir me sauver ?

Lorsque tu m'as choisie, je n'étais à tes yeux qu'une orpheline sans famille ni honneur. Tu es un homme puissant et fortuné. Tu m'as donné ta protection et ton nom, mais tu n'aurais jamais soupçonné que le mien avait régné à l'ombre du plus grand empire de l'Histoire.

Va jusqu'au bout de ma confession, Mark. Revis la première partie de ma vie, et puis pardonne-moi si tu le peux. Quand tu auras compris mon absence, brûle ces pages, oublie-moi pour toujours. Puisse leur témoignage s'effacer dans la nuit des temps. Car, comme ceux qui sont entrés dans la légende au prix d'un sublime sacrifice, Véléna Andréievna Kemsy veut demeurer à jamais une énigme.

Ma famille paternelle était originaire de Lituanie, à l'égal des Romanov, que mes ancêtres servirent dans un dévouement total pendant plus de deux siècles, et jusqu'à la déchéance du dernier des tsars, Nicolas II.

D'aussi loin que remonte la mémoire des Kemsy, la lignée des Romanov a toujours privilégié et protégé les nôtres. Deux siècles séparent l'anoblissement accordé par Pierre le grand à Anatoli Kemsy, de mon père, André Ivanovitch Kemsy. Deux cents ans qui ont engendré plusieurs générations de Kemsy sur l'insolente Saint-Pétersbourg, à l'extrémité du monde. Terre de gloire et de cruauté, de totalitarisme et de sang, Saint-Pétersbourg fut l'orgueil des Romanov. Et la malédiction des Kemsy, les entraînant dans la chute des maîtres absolus du plus grand royaume de la terre.

*Les premiers seront les derniers, et les grands seront rabaissés.*

Ainsi s'écrit l'Histoire.

Mon père n'aimait guère le protocole et les intrigues de la Cour Impériale auxquels le destinait son titre de Comte. C'était un homme au tempérament fougueux, idéaliste, et qui restait volontiers solitaire pour mieux réinventer le monde. De ma mère, je ne garde que les souvenirs flous qu'elle m'a laissés en mourant lorsque j'avais sept ans, ainsi que le curieux prénom de son invention dont elle m'a baptisée. *Vélénia*. On la disait extrêmement belle, mais nostalgique, surtout lorsqu'elle évoquait sa lointaine patrie, la France, qu'un coup de foudre amoureux lui avait fait quitter précipitamment. Sophie de Castellan fut l'un de ces êtres éthérés qui traversent la vie, la peuplant de regrets.

Alors que le Comte André Kemsy partait à la découverte des terres les plus éloignées de la Sainte Russie pour oublier son veuvage, il me laissait entre les mains de mes nourrices anglaises, et avec toute une légion de serviteurs qui auraient du suffire à compenser son absence. Aussi depuis la mort de ma mère, fidèle dame de compagnie de la tsarine Alexandra Fédorovna, celle-ci s'était prise de pitié pour moi, et au fil des années et des départs répétés de mon père, la Famille Impériale acceptait à certaines occasions ma présence dans leur entourage et dans le cercle de leur intimité qu'ils jalouaient.

Les Grandes Duchesses devinrent dans mon imagination les sœurs que je n'avais jamais eues. Je ne connaissais de vrai bonheur qu'auprès d'Anastasia Nicolaïevna et du tsarévitch, mon ami, ma faiblesse d'enfant. Nous étions très proches, partageant les menus bonheurs simples de l'enfance.

Il m'est douloureux de me souvenir de leurs minois candides, de leur sourire malicieux qui, ce soir encore, éclaire le fond de mon cœur. Mon aînée de quelques mois, Anastasia Nicolaïevna était pleine de charme, espiègle et il était impossible de s'ennuyer avec elle. Diablesse séduisante, elle était particulièrement chérie par le Tsar et arrivait toujours à se faire pardonner ses excès.

Alexis Nicolaïevitch avait à peine deux ans de moins que moi. Il possédait une volonté tenace et une joie de vivre communicative en dépit de son infirmité. Je me souviens qu'il ramassait sans cesse de vieux débris qu'il collectionnait comme des trésors : ficelles, papiers, clous... Ces insignifiantes choses devenaient pour nous de merveilleux jouets, les instruments précieux qui canalisèrent nos imaginations débordantes.

Souvenirs troubles, images dispersées d'un bonheur innocent. Tout était si simple alors. Ou le temps a-t-il réécrit chaque page de nos destinées ? Est-ce que je retournerais à mon heureuse enfance si je pouvais remonter le cours des ans ? Je ne sais plus. Ce qui donne du charme à une époque, à un souvenir, ce sont les gens qui vous ont entouré... et si l'on ne retrouve plus leur présence, alors plus rien n'est pareil.

Je suis née à Saint-Pétersbourg le 20 novembre 1901 et ma première vie s'est achevée avec celle des Romanov le 16 juillet 1918 dans un recoin de l'Oural. Combien de fois ai-je désiré que mes jours aient pris fin auprès d'eux ! J'ai souhaité la mort comme une renaissance.

Je ne crois plus ni au bonheur de ce monde, ni à la promesse de l'autre. Depuis six ans, j'endure la cruelle confrontation entre ma mélancolie et l'indifférence de la vie. Mon cœur est un désert dépourvu de tout sentiment. Mon espoir se tarit d'aube en aube, succombant à ma lente agonie.

Aujourd'hui, je retourne en arrière pour comprendre ce qui est arrivé. La nuit sera longue, Mark, mais j'irai jusqu'au bout des souvenirs. Tu as le droit de savoir. Viens avec moi, tourne ces pages. J'ai besoin de retrouver les vestiges d'hier pour me libérer ou sombrer à jamais.

Mon père, la Cour, les Romanov. La Russie, mon pays bien-aimé. J'ai envie de justifier la décadence de ma lignée. Revisiter l'Histoire et la Révolution pour la dernière fois.

Nicolas II et Alexandra Fédorovna passaient peu de temps à Saint-Pétersbourg dont l'agitation semblait les lasser. Ils préféraient la quiétude de Tsarskoïé Selo, à l'écart de la Cour et ses rumeurs. Chaque bal, chaque cérémonie officielle les mettait mal à l'aise, alors que moi, enfant solitaire d'un comte absent, j'adorais les tumultes de la Cour.

Il m'arrivait d'accompagner les enfants impériaux à Tsarskoïé Selo pour des séjours de quelques mois, en attendant les éternels retours de mon père... Il y avait, là-bas, je me souviens, deux palais.

L'Ancien Palais Catherine abritait les fastes des grands dîners et réceptions. Parfois, Anastasia et moi hantions ses couloirs déserts, nous imaginant princesses d'un autre conte, attendant que nos chevaliers invisibles viennent nous faire valser lors d'un bal que nous étions seules à voir.

Le Palais Neuf, celui d'Alexandre, était la demeure des Romanov. Le refuge où ils menaient une vie régulière et sobre. La monotonie était un luxe qu'ils savouraient avec délices.

Pour ma part, que ce fut à Tsarskoïé Selo ou à Saint-Pétersbourg, ma gouvernante Lily veillait au rituel scrupuleux de chaque jour. Levée à sept heures du matin, je récitais ma prière en compagnie d'elle, prenais mon bain et déjeunais. Thé au lait, petits pains, le menu était invariable. Aussitôt après, Monsieur Guillaume venait me donner des cours particuliers. J'étudiais l'anglais, le français et les mathématiques, mais n'aimais guère la rigueur des cours, et me plaisais à rêvasser, au grand désespoir de mon précepteur, par-delà les frontières du seul empire que je connaissais. Je voulais voyager dans des pays exotiques, sur les pas de mon père, connaître cette France inconnue d'où venait ma mère, ou l'Océanie et les Amériques des aventuriers... Seule consolation de mon précepteur, j'adorais l'histoire, dévorant les livres qu'il me prêtait. J'avais l'impression de comprendre et reconstruire le temps et l'histoire en revivant ses batailles, ses méandres...

Les souvenirs de Tsarskoïé Selo sont ceux du bonheur de vivre. Là-bas, il y eut des après-midi de liberté à aimer la vie, tout simplement, avec Anastasia. Je respire encore le parfum des roses fleurissant à profusion dans la perfection d'un jardin au tracé versaillais, me rappelle les secrets bains de minuit parmi les écureuils au clair de la lune. Et aussi les histoires que nous inventions dans un pavillon enchanté au fond d'un jardin oublié.

Tsarskoïé Selo et le bruit de ses fêtes...

Je revois la salle de bal où les murs peints de roses rivalisaient avec celles, authentiques, des buissons. Je m'enivrais de ces fêtes et de leurs vanités, des regards qui contemplaient la beauté bourgeonnante de ma jeunesse, de ceux qui enviaient mon amitié avec les plus grands d'entre eux. Tout cela n'est aujourd'hui que la réminiscence de la belle époque révolue.

Le temps de l'insouciance se dissipa vite. Le tumulte et la fougue des festivités s'éteignirent, alors que je grandissais. Les joyeuses escapades au petit matin pour surprendre le soleil se lever sur le paisible Golfe de Finlande s'espacèrent.

Je ne connaissais que les privilèges éclipsant la démesure des souffrances et des privations du peuple Russe. Comment aurais-je pu soupçonner ce qui se tramait derrière les remparts orgueilleux de nos palais, si cela n'avait aucune importance ? Le seul souci de la Cour était de se voiler la face et ignorer la misère. Les extravagances de la Cour m'étaient familières, ses scandales m'entretenaient, ses illuminés comme Raspoutine m'encensaient...

Ce n'est que trop tard que j'ai découvert l'autre visage de la Russie avec sa famine, ses injustices et sa rébellion. Cette Russie-là, je ne l'ai pas aimée. Le peuple a eu sa vengeance et nous en avons payé le prix.

Lorsque se profila la Révolution, les boutons d'or, les coquelicots, les bleuets et la douceur du printemps Russe venaient de se faner.

Le Comte André Kemsy réapparut à la Cour, exalté, le regard perdu dans les images d'autres terres, jurant avoir découvert l'autre extrémité du globe, foulé des sols vierges.

Il me décrivit ses périples avec passion. Il avait traversé des déserts et des montagnes, oublié de donner de ses nouvelles à son unique fille. Mais il était enchanté, accompli.

- J'ai croisé des caravanes sur la route d'Afghanistan. Ces gens n'ont jamais entendu parler du Tsar, Vélénia ! J'ai suivi ma route vers l'Arabie et la Méditerranée, pour regagner l'Egypte.

L'Egypte. Source du monde, selon ses propres paroles. Il devenait intarissable dès qu'il évoquait ses monuments, ses paysages, son soleil ardent. Et il parlait d'une manière étrange de la *dérive vers les étoiles*... Mon père avait la ferme intention de retourner dans la terre des pharaons et du Nil, ne supportant plus les hivers interminables de Saint-Pétersbourg, et encore moins le passé camouflé dans chaque recoin du palais des Kemsky. Ce passé qui lui parlait de ma mère, Sophie.

Le Comte Kemsky partit au printemps avec la vague promesse de m'emmener lors de son prochain voyage. Il ne revint jamais. Une mauvaise fièvre eut raison de lui en Cappadoce. Je ne l'appris qu'à la fin de l'été, mais sa disparition n'avait aucun sens pour moi. Dans mon esprit, il était en voyage quelque part hors de cette vie, et réapparaîtrait un jour, à l'improviste. Ma peine fut atténuée par cette absurde consolation.

Nous vivions à la Cour sans le savoir l'ultime automne de la Sainte Russie. La neige fondue et la boue contrastaient injurieusement avec la pure beauté blanc et or des palais, et le ciel gris pleurait déjà. Le vent âpre soulevait des brassées de feuilles ocres et rougeoyantes.

Puis vint l'hiver, et les premiers jours de l'année funeste, avec des tornades glaciales dans un ciel de cendre, mauvais présage avant les événements, l'abdication et la mort des miens.

Et moi, je vis encore.

26 février 1917. J'avais quinze ans.

A Saint-Pétersbourg, ce soir-là, la vieille Russie brillait encore d'un éclat terni par l'agitation populaire. Les Romanov avaient convié l'aristocratie à une réception fastueuse. On allait revoir dans les rues les équipages opulents de la Cour Impériale. Une foule nombreuse et bruyante acclamait le cortège. J'eus pourtant le pressentiment que ces cris sonnaient faux. Dans la voiture des Grandes Duchesses dont je faisais partie, même les dames d'honneur étaient frappées de mutisme, conscientes que tout cela n'était que parade et mensonges d'un peuple qui les trahirait.

- Que faire ? s'exclama tout à coup Olga Nicolaïevna. Depuis quinze jours, Mère et moi nous épuisons à démontrer à Père qu'il perd sa dynastie et la Russie, mais il ne veut rien écouter !
- Père a toujours été têtue, répliqua Marie Nicolaïevna, son visage trahissant l'angoisse.

Au théâtre, le parterre était rempli d'officiers élégants. Ils admiraient ouvertement dans leurs loges les coquettes et jolies femmes de la noblesse. De jeunes diplomates

allaient et venaient, se faisaient remarquer avec leurs impeccables habits noirs et leurs cravates blanches, arborant leur arrogance avec classe.

Tout ce beau monde m'intimida pour la première fois. Je vivais un rêve éveillé. Les Grandes Duchesses souriantes avaient oublié la foule de dehors, atteintes sans doute par la folie de ce grand soir. Nicolas II et Alexandra Fédorovna se tenaient très raides et dignes, saluant affablement l'aristocratie qui les acclamait.

Tout m'était étrangement absurde et déplacé. Comme si nous ne vivions qu'une mise en scène où des marionnettes dociles riaient dans le vide.

A mes côtés, le Prince Alexandre Mikhaïlovitch auquel j'étais fiancée, se penchait vers moi, me souriant. C'était un homme de grande taille, mince et bien proportionné, au visage sévère, mais extrêmement beau et fin. Son intelligence et sa fortune en faisaient un parti idéal selon mon père qui lui avait accordé ma main peu avant de disparaître... Malgré ces qualités, je ne pouvais me faire à l'idée que quelques mois plus tard je deviendrais la femme d'un homme de dix-sept ans mon aîné et dont je n'étais pas amoureuse. Cependant, jamais je n'aurais été capable de remettre en cause l'engagement qui me liait à lui, respectant trop la dernière volonté de mon père.

A la fin d'un éblouissant spectacle, les danseuses étoiles Pavlova, Kchechinskaïa et Karsavina se présentèrent ensemble, sous un tonnerre d'applaudissements. Cette ovation perpétuerait les splendeurs de l'aristocratie. Alexandre Mikhaïlovitch revint auprès de moi après s'être absenté brièvement et s'excusa de son impolitesse. Il me raconta qu'il avait fait connaissance d'un américain dont j'oublierai vite le nom et qui l'avait complimenté sur moi. J'écoutai à peine ce qu'il m'en disait, et ignorai volontairement sa fierté vis-à-vis de moi, maudissant obscurément qu'il me considère comme une possession.

- Véléna Andréievna, poursuivit le Prince avec douceur. Comme je regrette que votre père ne soit plus des nôtres pour participer à cette soirée !

Il me fixait de ce profond regard qui faisait soupirer plus d'une femme à la Cour.

- Je ne pense pas qu'il aurait aimé être ici, répondis-je tristement. Il n'a jamais trouvé rien de passionnant au protocole...

L'orchestre se leva, se tourna vers la salle et entonna l'hymne impérial. Je fus émue jusqu'aux larmes, me raccrochai au bras de mon fiancé.

- Alexandre, voulez-vous m'emmener loin d'ici ? le suppliai-je. Je ne me sens pas très bien.

Nous écoutant entre l'aristocratie russe, Alexandre Mikhaïlovitch et moi descendions les escaliers de marbre et d'ors, pour nous rendre à la dernière fête du régime impérial donnée chez la Princesse Léon Radziwill, écoutant au passage des bribes de conversations futiles. J'observais, silencieuse, ces visages maudits par le peuple et qui étaient déjà ceux d'une procession de fantômes.

Le Prince m'emmena vers les rivages de la Néva sous un ciel sans astre. Jamais je ne l'avais senti si proche de moi, malgré son respect et sa retenue. Nous observions ensemble les flots tumultueux du fleuve qui avaient plus d'une fois englouti des crimes, tu des vérités, achevé des intrigues. Je scrutais à la dérobée Alexandre Mikhaïlovitch, et pour la première fois, je me surpris à penser que peut-être j'arriverais à l'aimer avec plus de facilité que je ne le pensais...

15 mars 1917. La Tsar abdiquait au milieu des ruines de l'Empire, sous la pression des bolcheviques. Il venait de perdre l'unique chose qui aurait pu le sauver : la confiance de ses proches conseillers, et surtout celle du peuple qui n'avait pas encore oublié le Dimanche Rouge de Janvier 1905 où cent mille des leurs furent décimés... Le désaveu de Nicolas II résonnerait longtemps dans mon âme russe...

*En ces jours décisifs pour la Russie, nous croyons devoir, pour obéir à notre conscience, faciliter à notre peuple une étroite union ainsi que l'organisation de toutes ses forces pour l'avènement rapide de la victoire. C'est pourquoi, en accord avec la Douma de l'Empire, nous estimons bien faire en abdiquant la couronne de l'Etat et en déposant le pouvoir suprême. Ne voulant pas nous séparer de notre fils bien-aimé, nous léguons notre héritage à notre frère le Grand Duc Michel Alexandrovitch en lui donnant notre bénédiction au moment de son ascension au trône. Nous lui demandons de gouverner en pleine union avec les représentants du peuple... Nous faisons appel à tous les fils loyaux de la Patrie, leur demandant d'accomplir leur devoir sacré en obéissant au Tsar en ce pénible moment d'épreuve nationale, et de l'aider, avec les représentants de la nation à guider l'Etat Russe dans la voie de la victoire, de la prospérité et de la gloire. Dieu aide la Russie !*

Mais Dieu oublia la Russie.

Le Grand Duc Michel Alexandrovitch se désista aussitôt, refusant une couronne vouée à la damnation. Ainsi, la Sainte Russie cessa d'être le plus vaste empire des temps.

Nicolas II resta à Mohilev jusqu'au 24 mars, date de son arrestation. Empereur déchu, lié à toutes les maisons royales d'Europe, il était abandonné de ses pairs. Le silence des monarques le condamnait doublement. La dernière image que je garde de lui est celle d'un homme mélancolique, raide et impassible. Tragiquement digne. Il savait qu'il marchait inévitablement vers une sordide destinée.

Ne cherche pas en moi la vérité de l'Histoire Russe, Mark. Je ne l'ai jamais saisie et n'ai fait que la traverser, emportant avec moi des bribes d'un tout qui me dépasse. Les faits et les dates froidement énoncés sont une injure car l'Histoire est tissée de sang et de passions.

Voici des heures que ma vie s'écoule et prend forme sous ma plume qui écrit et ne s'arrête jamais. La solitude de la nuit fraîche noie mes tourments dans un silence effrayant, parce qu'il me livre à moi-même. De l'autre côté du miroir, devant moi, je ne retrouve plus le visage de celle qui fut la Comtesse Vélénia Andréievna Kemsy. A-t-elle disparu elle aussi ? Qui suis-je ? Pourquoi ai-je échappé à la fatalité ?

Je devine ton interrogation à propos d'Alexandre Mikhaïlovitch, Mark, mais peux-tu lui reprocher d'avoir été mon seul soutien lorsque je perdis les biens et l'héritage légué au fil des générations par les Kemsy, et pis encore, lorsque je fus arrachée à celle que j'aimais comme ma propre sœur, Anastasia Nicolaïevna Romanov ?

Tout arriva si vite.

Le peuple avait interné les Romanov à Tsarskoïé Selo dans le palais au passé resplendissant, désormais éclaboussé par la chute de l'Empire. Le Prince parlait de m'envoyer à Paris, auprès de mes grand-parents maternels en attendant notre mariage, mais abandonna son projet lorsque je menaçai de mettre fin à mes jours plutôt que de demander asile à ceux qui avaient déshérité leur fille Sophie de Castellan lorsqu'elle avait choisi de suivre et épouser contre leur gré le trop séduisant Comte André Kemsy.

Sous la surveillance de ma gouvernante Lily, je restai dans la palais désolé des Kemsy et entretins une correspondance secrète avec Anastasia Nicolaïevna grâce à la complicité d'Alexandre Mikhaïlovitch, resté à Saint-Pétersbourg pour moi. Dans mon entêtement, je ne réalisais pas l'ampleur de son dévouement.

En août 1917, les Romanov furent exilés à Tobolsk, loin du luxe et du protocole de la Cour, à l'abri de la colère du peuple. Leur entourage diminuait. Seuls Anna Démidova, le valet de chambre Alexis Trupp, leur cuisinier Ivan Kharitonov, ainsi que le docteur Eugène Botkine les suivraient jusqu'au dernier instant.

La Baronne Buxhoevden fut séparée des Romanov en mai 1918, et lors de son bref passage à Saint-Pétersbourg elle rendit visite à Alexandre Mikhaïlovitch pour lequel, avait-on maintes fois murmuré à la Cour, elle avait un faible. Par elle j'appris que les Romanov furent déplacés à Ekaterinbourg et internés dans la maison du marchand Ipatieff. Malgré les raisonnements du Prince, j'avais l'espoir de retrouver les jours d'antan, je croyais fermement que les Romanov seraient tôt ou tard libérés. Mais les maisons royales d'Europe s'emmurèrent toujours dans leur silence...

A la faveur d'une obscure nuit de juin, j'ai fui Saint-Pétersbourg pour Ekaterinbourg, dans l'Oural, seule, effrayée, oubliant que je laissais derrière moi l'avenir que mon père avait tracé pour moi, que désormais tout serait bouleversé.

A Ekaterinbourg, vêtue en paysanne pour ne point attirer l'attention, je me liai d'amitié avec Léonova. Jamais je ne sus son nom de famille, ni ce qu'elle devint par la suite. Je ne me souviens plus non plus de son visage, car elle n'avait pour moi qu'une importance égoïste, *immédiate*... En effet, elle seule avait accès à la prison improvisée de la Famille Impériale, et me rapportait quotidiennement des nouvelles.

Le souvenir du luxe, les distractions, les libertés et la chaleur des Palais Impériaux fondaient dans les nuits glacées de l'Oural. Les Grandes Duchesses et la Tsarine avaient perdu toute joie de vivre. De même qu'Anastasia Nicolaïevna, pourtant légendaire pour ses facéties et son entrain. Je sentais que peu à peu, je les perdais, même étant dans la même ville qu'eux, si près, et il n'y avait aucun moyen de le leur faire savoir. J'imaginai parfaitement leur regard perdu dans une dimension inconnue. Léonova me racontait que le Tsar, ce si cher Nicky, s'était renfermé dans un monde impénétrable, se contentant de regarder le néant qui se profilait devant lui. Et le petit tsarévitch Alexis Nicolaïevitch faiblissait de jour en jour à cause de son infirmité.

Avec quelle douleur je me souvenais du serment qu'Anastasia et moi avions fait quelques années auparavant, étant des gamines encore, nous jurant que nous serions amies jusqu'à la fin de nos vies et par delà la mort, un mot que nous ne comprenions

pas et qui ne servait qu'à rajouter de la solennité à nos propos ! Léonova ne se doutait pas combien ses récits me touchaient, combien je l'enviais de pouvoir être auprès de ceux qui m'avaient donné une famille. J'avais les mains liées, et ne pouvais qu'attendre un heureux dénouement qui ne venait jamais.

La nuit, je ne dormais pas. Je pensais à eux. Et à Alexandre Mikhaïlovitch dont le mélancolique visage me revenait sans cesse. Que restait-il de tout ce bonheur d'antan sinon l'impuissance et une lancinante nostalgie ?

Alors que je pleurais sur les ruines de l'Empire, à Moscou, Vladimir Illitch Oulianov, dit Lénine, chef des bolcheviques, préparait la paix. A sa manière.

Le carillon de minuit n'a pas encore sonné. Suspendue dans le ciel, la lune sourit toute seule. A-t-elle perdu le souvenir de nos chagrins ? J'ai ouvert les voilages de la chambre pour laisser pénétrer l'aura de l'astre. La brise tiède commence à souffler et me rapporte les odeurs suaves et sauvages de l'été.

La vie est un espace parsemé d'instant. Lorsque les illusions et les rêves se sont écroulés, elle devient l'endroit le plus solitaire de la création. On ne compte plus le temps qui glisse, glisse et dévore tous ces instants que l'on voudrait pourtant uniques, éternels.

Il y a six ans, les derniers des Romanov périssaient en une nuit comme celle-ci dans une cave oubliée d'Ekaterinbourg...

Les évènements se précipitèrent et s'enchaînèrent dans un engrenage dément. Dans la nuit du 16 au 17 juillet 1918, entre minuit et une heure, Léonova me réveilla brusquement. Un commissaire nommé Yourov s'était rendu à la maison d'Ipatieff avec une troupe de soldats portant l'uniforme communiste. Je me levai vivement, une sourde appréhension chevillée au fond de moi, et suppliai Léonova de me conduire secrètement auprès d'eux. Sans deviner mes motifs, elle accepta, elle-même poussée par une morbide curiosité.

Je ne sais plus exactement ce qui arriva par la suite. Ma mémoire et mon cœur se brouillent. Il y eut de sinistres coups de feu dans la nuit, une ombre gigantesque. La confusion.

Et puis plus rien.

Lorsque je revins à moi, ce fut pour constater que j'étais toujours de ce monde, et pourtant j'aurais juré que ces coups de feu m'avaient atteinte, tellement la souffrance avait été physique, palpable. Je me trouvais dans une chambre seigneuriale dont le luxe me rappela celui de la Cour. J'examinai la pièce avec la curiosité d'un nourrisson qui découvre l'existence du monde. Je n'avais aucun souvenir, aucune émotion.

Une jeune femme ronde était à mon chevet et m'observait avec inquiétude.

- Où suis-je ? Qu'est-il arrivé ?...

- Shhhh ! murmura-t-elle avec douceur. Tout va bien. Vous êtes chez le Prince Alexandre Mikhaïlovitch et je prends soin de vous.
- Et Anastasia ?

Elle me regarda sans comprendre.

- Votre famille ? dit-elle avec gêne. Le Prince vous en donnera sans doute des nouvelles.

Je la dévisageai, incrédule. Elle ne savait visiblement pas de *qui* je parlais. Sur ces entrefaites, le Prince entra, solennel, sérieux.

- Vous pouvez vous retirer Nadia, ordonna-t-il d'un ton autoritaire.

Le calme nous envahit, d'autant plus lourd qu'il trahissait mon embarras. Alexandre Mikhaïlovitch s'approcha de moi et m'observa, interdit, de ses yeux noirs.

- Je vous croyais parti en France avec la Baronne Buxhoevden.
- Non... Vous ne comprendrez donc jamais rien, Vélénia...
- Comprendre quoi ?

Un amour absolu et solitaire. Dévoué, fidèle, mais que dans mon égoïsme je me refusais de mesurer, d'accepter.

- Rien, finit-il par dire, c'est sans importance. Comment vous sentez-vous ?

Lorsqu'il posa son regard sur mon bras droit, je me rendis compte que celui-ci était bandé, et eus conscience de la douleur qu'il me causait.

- Je ne sais pas... je ne me rappelle de rien. Comment me suis-je blessée ?
- Vous ne vous souvenez réellement de rien ?
- Non.
- Dieu soit béni, murmura-t-il avec soulagement.

Ses pensées mélancoliques allèrent se confondre dans la clarté de juillet. Sa présence emplissait le vide de mon âme. Je me levai avec faiblesse et m'approchai du rebord de la lucarne, sans penser qu'il était probablement indécent qu'un homme me vît dans une tenue si légère. La torpeur avait effacé de mes gestes le protocole de la Cour.

- Après que vous vous soyez enfuie de Saint-Pétersbourg, commença-t-il lentement, j'étais consterné et me suis juré de vous retrouver coûte que coûte. Ce n'était pas difficile... J'ai tout de suite imaginé que vous étiez allée à Ekaterinbourg. La Baronne Buxhoevden m'a indiqué le chemin, puis elle est repartie pour Paris. Seule. Je n'ai jamais eu l'intention de la suivre. Vous oubliez un peu trop facilement que j'ai fait une promesse à votre père, Vélénia.

Troublée, je baissai le regard. Il devait penser que je n'étais qu'une capricieuse gamine.

- Je suis désolée...
- Je sais, fit-il esquissant un faible sourire. Vous êtes incorrigible.
- Pourquoi êtes-vous allé à Ekaterinbourg ?
- Votre vie était en danger. Vous n'avez pas compris qu'il n'y avait plus rien à faire pour sauver les Romanov ? La monarchie a disparu, Vélénia.
- Que... que sont-ils devenus ?

Alexandre Mikhaïlovitch se recueillit un instant.

- Ils ont tous été fusillés.

Un lourd silence tomba, à nouveau. Je ne pouvais assimiler ses paroles, m'en imprégner, le croire. Il devait y avoir une erreur.

- Anastasia, murmurai-je. Je n'ai rien pu faire...
- Personne n'a pu les sauver, Vélénia.
- Et moi, pourquoi m'avez-vous sauvé la vie ?

Il arpenta la pièce de long en large.

- Un jour peut-être que vous le comprendrez. Vous êtes si jeune encore, à peine seize ans, et moi j'en ai trente trois. Tout un monde nous sépare. Il y a beaucoup de questions qui n'ont pas encore de réponse pour vous.
- Qu'essayez-vous de me dire ?
- Il serait injuste de vous imposer un engagement qui n'a plus aucune raison d'être. Vous pouvez refaire votre vie, oublier tout ce qui est arrivé. Choisir.
- Choisir ?

Il se rapprocha de moi.

- Véléna. Je pars pour l'Amérique. Venez avec moi... si vous le voulez.
- Pourquoi ? Saint-Pétersbourg...
- Oubliez Saint-Pétersbourg, oubliez la Russie ! s'exaspéra-t-il. Vous devez fuir si vous voulez survivre. La Révolution n'a aucune place pour vous. La fortune et les possessions de votre père ont été confisquées...

Je le regardai droit dans les yeux, déchirée par l'amour que j'y devinais, enviant la passion qui l'animait et que j'étais incapable de partager.

- Alexandre, me laisserez-vous réellement choisir ? chuchotai-je.

Pour toute réponse, il poussa un profond soupir, détourna son regard, et parla d'une voix lente, résignée.

- Véléna Andréïevna Kemsy, si tel est votre désir, je vous rends votre liberté.

Le train roulait à vive allure dans la nuit noire de novembre.

Je savais qu'autour de moi, il y avait des plaines désertes, des boqueteaux aux feuillages chétifs, et des marécages glauques, dans la neige et le froid venus de Sibérie. Parce que je connaissais mon pays par cœur. J'apercevais au travers des fentes de bois pourri des wagons la plaine à perte de vue, baignée de quiétude. A certains endroits, la morne silhouette des vestiges des arbres remplaçaient des forêts abattues. Puis se profilèrent les sombres sapins touffus et les bouleaux au tronc blanc, tels des spectres immobiles. Et dans les cieux, les étoiles ressemblaient à des larmes.

Je voulais oublier la Russie disparue, et ceux qui avaient volé mon histoire et ma mémoire, laissé au fond de moi quelque chose qui faisait trop mal. Dans mon imagination, j'entrevois déjà d'autres vastes étendues, mais de sable, celles-là, et un soleil radieux qui dissiperait le froid qui engourdissait ma vie.

Mes pensées s'envolaient déjà vers l'Egypte, celle dont mon père m'avait parlé, mais avant cela, je devais traverser la France...

Le reste de l'histoire, tu la connais, Mark, et je n'ai pas envie de l'écrire.

Tu te demanderas encore et encore pourquoi je suis partie, mais moi-même je ne le sais plus. Tu saisiras aussi mes silences et mes angoisses. Tu comprendras que c'était là le lent travail de la reconstruction de mon être. Alors seulement, lorsque tu auras ces réponses, et moi les miennes, je serai libre...

... et si le pardon est nécessaire, l'oubli n'aura jamais de place dans cette renaissance à laquelle j'aspire. *Eux* sont morts. Pas moi.

*Des étoiles et des vestiges*

Chaque lumière de l'allée scintille. Un appel morne se fait entendre. Le lampion devant ma fenêtre crépite et bientôt il s'éteindra, lorsque s'achèvera la nuit. J'attendrai le lever du soleil pour emprunter un nouveau chemin. Cet instant deviendra un souvenir, le présent deviendra passé...

**Reflets d'un Mirage  
1922-1923**

« *L'homme craint le Temps, mais le Temps craint les Pyramides* »

*Proverbe Arabe*

Toute la féerie de l'Orient vibrait sous les yeux de Vélénia. Les mouvements cadencés et les couleurs vives de la foule dans la ruelle de la Ville Triomphante. Le brouhaha se mêlant à l'appel du muezzin du haut de l'un des mille minarets du Caire. Un vendeur d'eau tentait de se frayer un passage sans verser une seule goutte du précieux liquide, précédé de gamins insouciantes qui s'amusaient follement devant un charmeur de serpents.

En ce radieux printemps de 1922, un roi était intronisé. Le Sultan Ahmad Fuad devenait le Roi Fuad I et son fils Farouk fut nommé héritier.

Ce jour-là le *khmasine* d'avril soufflait de manière particulièrement forte depuis le désert de l'ouest, à des vitesses atteignant jusqu'à cent cinquante kilomètres par heure.

Du haut de la terrasse couverte, Vélénia écoutait attentivement les bruits de cette multitude vivante au cœur du Caire. L'intérieur de la maison opposait au tumulte de la ruelle la quiétude abritée dans le secret d'épais murs, la fraîcheur de son patio. Une douce odeur de menthe hantait les pièces que les Dalton avaient décorées d'épais tapis et de poufs en cuir. La terrasse aux jalousies était l'endroit préféré de Vélénia, car sa vue dominait la ruelle, les maisons du Caire, et allait se perdre au-delà des portes de la cité jusqu'à la silhouette noble des pyramides d'Al Gizeh. Elle pensa que cette merveille du monde archéologique demeurerait obstinément insensible aux heures historiques que vivait l'Égypte...

Depuis l'occupation de 1882, l'Égypte faisait partie de l'Empire Britannique sans avoir été officiellement déclarée colonie, représentant un enjeu stratégique à cause du Canal de Suez et de la route des Indes. En 1914, alors qu'éclatait la Première Guerre Mondiale, l'Empire Britannique avait déclaré l'Égypte protectorat, la ravissant des griffes de l'Empire Ottoman. Cependant les Égyptiens avaient soif d'indépendance, et la plupart ne voulait plus de l'influence Européenne, ce qui avait engendré la Révolution de 1919 avec conflits, grèves, discordes... Le 22 février 1922, la Grande Bretagne déclara unilatéralement l'indépendance de l'Égypte. Deux mois plus tard, elle lui offrait un Souverain.

Le couronnement du Roi Fuad pour si étranger qu'il lui fut, se transforma en une vague tristesse pour Vélénia, comme un silencieux rappel que cette vie était tissée d'avènements et de déchéances.

Arrachant ses pensées de l'Égypte, Vélénia observa Maryann plongée dans l'interprétation des derniers croquis rapportés par John de Deir-el-Bahari. Frisant la

trentaine, l'Anglaise ressemblait à une poupée de porcelaine, d'une ravissante pâleur jamais entachée par le soleil le plus vieux du monde, malgré les années vécues à l'air libre sur les pyramides et les tombeaux des pharaons disparus. D'un naturel calme, Maryann possédait un don d'analyse scientifique qu'elle tenait certainement de son métier d'archéologue, et qui contrastait avec la vivacité un peu excessive de John. Lui-même avait hérité de la carrure de ses ancêtres Irlandais, de leur caractère chaleureux et franc.

Charlie Dalton était le portrait vivant de son père. A trois ans, il faisait preuve d'une énergie peu commune chez les enfants de son âge. Bouillonnant de curiosité, il ne se lassait jamais de poser des questions à longueur de journée, auxquelles Maryann répondait distraitement, trop occupée par ses recherches pour centrer son attention sur l'éducation de son unique fils. Elle laissait cette tâche à Véléria qui prenait son temps pour expliquer à Charlie le pourquoi des choses, ou pour lui raconter des histoires. Maryann considérait la jeune fille comme une bénédiction, car elle ne s'était jamais sentie une âme de mère. Non pas qu'elle ne ressentit rien pour son « petit monstre », mais son rôle maternel lui paraissait d'une puérité exaspérante.

Sentant le regard de Véléria sur elle, Maryann leva la tête et lui sourit spontanément, tout en l'étudiant à son tour. Yeux noisette, traits fins, longue chevelure bouclée qui au fil de son séjour en Egypte était passée de l'auburn au blond vénitien, teint basané en dépit des canons de beauté qui régissaient alors, elle paraissait plus jeune que son âge. Véléria était pour les Dalton une énigme depuis le premier jour où ils l'avaient accueillie. Plus que ce léger accent étranger qu'elle avait en parlant l'anglais, ou que sa réserve, sa façon d'être, de penser, sa nostalgie avaient un je-ne-sais-quoi qui intriguait.

Maryann repensa à ce matin de mars 1919, lorsque Véléria encore adolescente avait débarqué sur le port d'Alexandrie, perdue, cherchant du regard les Dalton qu'elle ne connaissait pourtant pas. Edward Hughes, un proche ami des Dalton à Londres leur avait écrit quelques mois plus tôt en leur demandant s'ils pouvaient accueillir temporairement chez eux Véléria de Castellán, une orpheline de dix-sept ans, russe d'origine française, que son tuteur souhaitait exiler de Saint-Petersbourg, loin des outrages de la Révolution, afin qu'elle puisse apprendre l'égyptologie.

Les Dalton ne surent jamais exactement les liens entre Véléria et l'inconnu russe, ni ce qu'il devint, car la jeune fille ne parlait jamais de son passé ni de la France et encore moins de la Russie. Avidée d'apprendre le monde, elle s'avéra être une excellente élève, apprit à faire les croquis des hiéroglyphes et des objets trouvés dans les différents sites, devint une aide précieuse par son don des langues – elle domina très rapidement l'arabe - et son goût pour le dessin et l'aquarelle.

Le printemps de 1922 se tapit avec toute sa fraîcheur dans l'ombre, céda sa place à l'été vorace, et l'automne apparut au fil des mois... le temps était cadencé par le rythme régulier et presque sans surprise des fouilles archéologiques.

Puis novembre, déjà. Rien ne laissait préconiser les bouleversements à venir.

La voix de John retentit dans le patio. On entendit des bruits de pas dans les escaliers, et il apparut avec sa bonne humeur coutumière, peut-être un peu plus exagérée,

surtout depuis que son ami Howard Carter lui avait demandé de l'aider dans ses fouilles. L'arrivée de John sonnait l'heure du dîner.

- Devine qui j'ai rencontré ? demanda John à sa femme lorsque tout le monde fut assis à table.
- Qui ? interrogea avec curiosité Charlie.

John sourit à son fils, puis sans répondre à l'interrogation de l'enfant, il se tourna vers Maryann et attendit une marque d'intérêt qui ne tarda pas à venir.

- Qui as-tu vu, *darling* ?
- Mark McKenna. Ce nom ne te dit peut-être rien, mais figure-toi qu'il est un richissime homme d'affaires américain et mécène d'art. Un type sympa et brillant, et fort intéressé par l'art Egyptien à ce qu'il paraît.
- Et en quel honneur t'a-t-il été présenté ? demanda Maryann.
- Il est venu me voir au bureau de l'Egyptian Exploration Fund.
- Qu'est-ce qu'un richissime homme d'affaires américain peut bien faire ici, si loin de chez lui ? demanda Véléna.

John lui adressa un affectueux sourire.

- En fait, il est aussi avocat de profession. Et pour répondre à ta question, Maryann, il est venu ici en vacances sur les recommandations d'Edward Hughes. Il vient de divorcer et a décidé de faire un voyage de plusieurs mois pour oublier.

Véléna sentit son cœur s'affoler en entendant prononcer le nom de celui qui l'avait aidée à fuir la Russie puis la France.

- Pourquoi ? demanda Véléna.
- Pourquoi ? demanda en écho Charlie.
- Charlie doit aller au lit, coupa Maryann avec sévérité. Viens, mon petit, Maman va t'accompagner. Dis bonsoir à Papa et à Véléna.

Pour une fois l'enfant obéit sans faire d'histoires, fatigué par sa petite journée bien remplie. Maryann l'emmena dans ses bras vers le patio qui conduisait aux chambres à coucher.

John attrapa une orange dans la corbeille à fruits en face de lui et commença à la peler, concentrant son attention sur chaque morceau de peau qu'il découpait. Véléna observait attentivement ce visage sillonné de rides, ces tempes argentées qui contrastaient avec une épaisse chevelure rousse.

- Où en étais-je ? fit John, toujours occupé avec son fruit.

Il y avait dans sa voix comme une gêne.

- Je pense que tu parlais de Mark McKenna.
- Ah oui ! Je disais que c'est un homme influent et une bien grosse fortune.
- Il vient pour les fouilles de Howard Carter ?
- Non, je ne crois pas. Howard a déjà suffisamment de fonds avec le mécénat de Lord Carnarvon, bien que celui-ci l'ait menacé de ne plus le financer au-delà de cette saison.
- Pauvre Howard, soupira Véléna. J'espère sincèrement qu'il trouvera ce qu'il cherche, après tout ce travail...

John considéra la jeune fille avec attention.

- Il serait flatté de savoir qu'il a une fervente admiratrice en toi, Véléna...
- John ! protesta-t-elle, pourquoi te moques-tu ? C'est vrai que je l'aime bien. C'est quelqu'un de si sensible, et qui me semble terriblement solitaire !

- Vélénia, au lieu de rêver à un homme de presque cinquante ans, et qui de surcroît pourrait être ton père, tu ferais mieux de ne pas trop délaissé tes autres soupirants...
- John, tu es detestable!

Il adorait la taquiner, observer la spontanéité de ses réactions.

- Cet américain reste-t-il longtemps ? demanda Maryann qui revenait à la salle à manger.
- Deux semaines. Je voudrais l'inviter à dîner.
- Mais John ! s'affola-t-elle. Comment veux-tu recevoir ici une personnalité de cette envergure ? Un milliardaire dans cette minable maison ?

Vélénia pensa que Maryann était souvent trop dure envers son mari.

- Maryann, c'est un homme très simple malgré tout et envers lequel tu ne dois pas faire de manières. J'ai pensé que tu serais contente de le connaître, et puis... tu ne m'avais jamais dit que tu ne te plaisais pas dans cette maison. Je croyais que tu aimais notre foyer...

Vélénia se leva.

- Maryann, John, excusez-moi, mais je crois que je vais me coucher. Il se fait tard et je meurs de sommeil.
- Oui, tu fais bien, répondit Maryann avec douceur. Moi non plus je ne vais pas tarder. Safia est malade, et nous devons aller tôt au marché demain matin.
- Bonsoir ! lança Vélénia qui était déjà sur le pas de la porte.

En réalité, elle n'avait aucune envie d'entendre la discussion entre les Dalton. Ces dernières semaines Maryann était d'un caractère irascible avec John et souvent les disputes surgissaient à propos de rien, ce qui attrista Vélénia car elle les aimait tous deux et ne pouvait pas supporter de les voir se blesser.

Le clair de la lune qui s'emplissait au fil des nuits, baignait le patio de sa lumière d'argent, et Vélénia se rappela avec nostalgie des soirées sur le Golfe de Finlande. C'était ailleurs, emprisonné dans une autre époque, mais c'était si réconfortant de savoir que tout cela avait existé pour de vrai.

Au lieu de se glisser dans son lit, la jeune fille s'assit sur le pouf de sa chambre, et regarda songeusement autour d'elle. Tout était bien différent de ce qu'elle avait connu autrefois à la Cour des Romanov. Le luxe du Palais des Kemsy ne lui manquait pas comme elle l'avait redouté. Le superflu l'effrayait, les excès aussi, dans quelque domaine que ce fût. La simplicité était sa réalité. Peut-être était-ce une rébellion muette contre son fastueux passé, un désir inconscient de l'enterrer à jamais, d'être véritablement et totalement libre.

Vélénia admira le vertige noir de la voûte céleste et pensa à son père, comme tant de nuits avant. Où reposait-il ? Son âme voguait-elle dans des mondes inconnus ? Était-il enfin heureux ? Parfois, elle avait l'impression qu'elle pouvait sentir sa présence, lorsque la brise surgissait de nulle part portant le parfum des arbres en fleurs, ou alors quand elle découvrait seule le spectacle de l'aurore. Safia disait qu'évoquer le nom des défunts, c'était les faire revivre. C'est pourquoi, souvent, seule dans la nuit, Vélénia murmurait les noms des disparus. Elle pensait à son père, à sa mère, et à...

*Non.*

Eux étaient maudits. Il ne fallait plus y penser.

Quelques jours plus tard, John apprit que dans la Vallée des Rois, non loin de Louxor, les premières marches d'une tombe apparaissaient, près de là où reposait Ramsès IV. Son ami Howard Carter envoya un message à Lord Carnarvon, présageant une merveilleuse découverte, celle d'un tombeau avec des sceaux intacts. La ferveur qui avait gagné le chantier finit par s'emparer de John, et il parlait déjà de se rendre à Louxor dès qu'il le pourrait. En attendant, il devait poursuivre ses études sur les fouilles d'Al Gizeh.

- Maryann, je ne vois pas pourquoi tu as tenu à me faire venir. Je serai un fardeau plutôt qu'une agréable compagnie comme tu le prétend ! En plus je n'ai pas fini les croquis que John m'avait demandés pour aujourd'hui...
- Cesse de te plaindre, Vélénia *darling* ! répondit patiemment Maryann. Je sais que tu adores ces pyramides.

Vélénia se retourna vers le rivage occidental du Nil, aux portes du désert, là où se trouvait Al Gizeh. La perfection poignante des trois pyramides s'élevait vers un ciel d'azur qui n'en finissait pas d'engloutir le temps et l'espace. Maryann avait raison, cet endroit était celui qu'elle aimait par-dessus tout en Egypte, car c'était celui qui regardait vers les étoiles. D'ailleurs, l'un des anciens noms du site était *Rostau*, ce qui signifiait « Porte des Etoiles ».

Malgré l'automne, il faisait une chaleur de fournaise sous un soleil de plus de sept mille ans, exacerbée par le vent âpre du désert. Vélénia foulait péniblement le sable du désert aux côtés de Maryann, épuisée.

- Tu me préviens si tu parviens à voir John, s'il te plaît, Vélénia ? Il ne doit pas être bien loin...
- Tu penses bien qu'avec tout ce monde qui travaille sur les fouilles, ce ne sera pas si facile !

En effet, près d'une centaine d'Egyptiens s'affairaient aux pieds de la grande pyramide, sur un chantier étendu, creusant de leurs propres mains, espérant trouver le trésor millénaire de leurs ancêtres, pharaons bâtisseurs de ces monuments démesurés.

Portant sa main en visière afin de mieux se protéger des réverbérations du soleil, Vélénia aperçut au loin deux silhouettes à l'écart des travailleurs, dont l'une, au port décidé, était sûrement celle de John. La jeune fille ne put distinguer qui était l'homme à ses côtés, mais elle devina à sa haute taille qu'il s'agissait d'un étranger, sans doute venu en curieux. Elle se laissa tomber lourdement sur un pavé et adressa à Maryann un regard pitoyable.

- Désolée, mais je crains que tu ne doives continuer sans moi. Je suis trop fatiguée, aujourd'hui.
- Où est donc ton inébranlable courage, Vélénia ? Allons ! Viens, John est là-bas et nous fait signe. Plus que quelques mètres à parcourir...

Vélénia rit de sa propre faiblesse et tendit sa main à son amie pour se relever. Elles poursuivirent leur chemin, jusqu'à ce qu'il devint rocailleux, parsemé de débris de la titanique pyramide de Kheops que le temps avait tenté en vain d'aplanir. John vint à leur rencontre, suivi de près par l'étranger. Attirée par le sommet du monument,

Vélénia oublia de regarder où elle posait ses pieds, de sorte que lorsque les deux hommes furent près d'elle et de Maryann, elle se tordit la cheville et perdit l'équilibre. Deux bras vigoureux la retinrent, l'empêchant de se blesser. Reconnaisante, Vélénia adressa un sourire amical à l'homme.

- Eh bien, Vélénia ! s'exclama John avec amusement. Tu ne pouvais pas mieux tomber pour faire la connaissance de Mark McKenna ! Mark, permettez-moi de vous présenter Vélénia de Castellan que vous venez de sauver, et voici ma femme, Maryann.

Après avoir adressé un « enchanté » distant à la jeune fille, Mark se tourna vers Maryann et lui serra la main tout en échangeant les politesses de rigueur entre deux personnes qui se connaissaient à peine.

- Mon mari m'a beaucoup parlé de vous, Monsieur McKenna. Il m'a appris que vous étiez ici en vacances...

Voilà que Maryann devenait bavarde comme elle savait si bien l'être lorsqu'elle rencontrait quelqu'un. Un vrai moulin à paroles. Vélénia ne put s'empêcher de rire intérieurement car elle n'avait pas eu l'occasion d'adresser une seule parole à Mark McKenna, vu que Maryann monopolisait la conversation. Alors, elle se mit à étudier le nouveau venu qu'elle n'avait pas bien regardé. C'était un homme d'une trentaine d'années, grand et bien de sa personne, aux cheveux d'un blond foncé et plutôt agréable à regarder.

Ce qui éveilla la curiosité de Vélénia, ce fut l'expression profonde de ses yeux verts, l'expression de ceux qui ont une histoire, pensa-t-elle. Quand il souriait son visage s'illuminait et il devenait... irrésistible. Jamais Vélénia n'avait pensé qu'un inconnu put lui être aussi charmant au premier abord.

Se sentant observé, McKenna se tourna vers Vélénia, qui, à la fois intimidée et furieuse d'avoir été surprise, rougit jusqu'aux oreilles. Sans sembler s'en soucier, il lui adressa un sourire enveloppé d'un regard indéchiffrable.

- John m'a dit que vous travaillez avec lui et Maryann depuis presque quatre ans, commença-t-il.
- L'Egyptian Exploration Fund m'a permis de rester avec eux et apprendre.
- Qu'y a-t-il donc à savoir de ces ruines que l'on ne sache déjà ? demanda-t-il avec quelque peu d'ironie.

Vélénia sentit son sang se glacer et le charme se dissiper. Ainsi Mark McKenna était de ces sceptiques qui ne savaient pas apprécier la beauté de l'histoire.

- Quelque part sous le sable d'Egypte, existent des centaines de passages secrets et les témoignages d'anciennes civilisations, répliqua froidement Vélénia. Cette terre est un réceptacle de savoir que ni vous ni moi ne pourrons jamais atteindre au cours de nos vies, Monsieur McKenna.

Un moment déconcerté, l'Américain finit par rire franchement, alors que Maryann et John lançaient à la jeune fille des regards lourds de reproches.

- Vélénia, je crois que tu t'es emportée, commença John avec embarras...
- Laissez, John... Vélénia m'a simplement rappelé, avec l'aplomb de sa jeunesse, que je peux être par moments arrogant.
- Je vous prie de l'excuser, intervint Maryann. Je ne sais pas ce qui l'a prise...

Avant qu'aucun d'entre eux n'eut pu réagir d'avantage, ils furent interrompus par le maître de chantier qui les pria de le suivre pour se rendre à la face nord, vers l'entrée

des galeries de la Grande Pyramide. Alors que John et Mark McKenna s'avancèrent, Maryann en profita pour prendre Véléna à part.

- Je n'arrive pas à croire que tu aies osé t'en prendre à Monsieur McKenna ainsi, Véléna.
- Je suis désolée, répliqua-t-elle.
- Tu devrais l'être.
- Non, tu ne comprends pas. Je suis désolée qu'il y ait des personnes comme lui qui croient tout savoir !
- Véléna, je t'en prie, cesse tes enfantillages... tu ne le connais pas, et en plus tu sais que c'est quelqu'un de très important.
- C'est lui que John décrivait comme un « type fort simple et sympa » ?
- Véléna !... s'exaspéra Maryann.

La jeune fille haussa les épaules.

- D'accord, je lui présenterai mes excuses, bougonna-t-elle. Mais je ne retire pas ce que je lui ai dit.

Elles rejoignirent les hommes qui écoutaient les explications du maître de chantier. Mark McKenna n'adressa plus la parole à Véléna, mais elle sentait son regard railleur qui s'attardait souvent sur elle, par défi. Capricieuse, elle décida de l'ignorer, trouvant beaucoup plus intéressant d'écouter pour la centième fois l'histoire devinée d'Al Gizeh.

On estimait que les pyramides dataient probablement de deux mille six cent ans avant Jésus-Christ. Celle de Kheops était de loin la plus vaste, imposante, et ancienne, l'unique des merveilles du monde ayant survécu au passage des dynasties et des conquérants.

Les trois pyramides avaient à elles seules enflammé l'imagination humaine, baptisées « Les greniers de Joseph » ou souvent appelées « Les Montagnes du Pharaon ». Napoléon Bonaparte lui-même s'était écrié en 1789 : « Soldats ! Du haut de ces Pyramides, quarante siècles nous contemplent ! ». C'était peu dire l'exaltation qu'elles produisaient sur le profane qui tentait de percer leurs mystères.

John avait convaincu le maître de chantier de les laisser entrer dans la Grande Galerie de Kheops et le couloir ascendant qui menait jusqu'à la chambre funéraire du roi Khufu, monarque de la quatrième dynastie. Là, reposait le sarcophage de granit rouge, reflet de la couleur des parois intérieures. Le plus impressionnant, expliquait John, était le fait que les pierres de la pièce étaient tellement bien imbriquées les unes dans les autres, qu'une feuille de papier pourrait difficilement se glisser entre deux pierres. De surcroît, on ignorait de quelle manière les blocs pesant plusieurs tonnes avaient pu être hissés les uns sur les autres pour former la Grande Pyramide, cela en à peine vingt années...

Howard Carter annonça qu'il viendrait au Caire le 20 novembre, ce qui réjouit la maisonnée des Dalton, d'autant plus que Véléna fêtait son vingtième et unième anniversaire ce jour-là. John en profita pour inviter aussi Mark McKenna, ayant totalement oublié l'incident de la pyramide, ou plutôt prétendant ne pas remarquer l'animosité que Véléna nourrissait envers l'Américain. En plus, John pensait que ce serait une excellente occasion pour que l'homme d'affaires puisse faire la

connaissance du protégé de Lord Carnarvon, vu qu'il désirait lui aussi agrandir sa collection d'art privée.

Ce soir-là fut fête chez les Dalton. En cette heure bénie du crépuscule, aussi éternelle que l'Égypte, l'air était plus frais et respirable, entremêlé des senteurs des victuailles que préparait Safia dans la cuisine en chantonnant des airs arabes qui arrachaient des soupirs d'exaspération à Maryann parce qu'elle ne comprenait pas cette musique.

La soirée fut des plus agréables contrairement à ce qu'avait pensé Véléna en apprenant la venue de Mark McKenna. Les Dalton et Howard posaient beaucoup de questions sur l'Amérique qui possédait pour eux l'attrait du nouveau monde. Mark répondait volontiers, leur fournissant mille détails... seule Véléna demeurait muette, écoutant avec intérêt, parlant occasionnellement avec Charlie qui s'accrochait à son cou, exigeait son attention.

Mark observait à la dérobée Véléna. Yeux d'ambre, longs cheveux dans lesquels le soleil d'Égypte avait coloré des mèches blondes, et quelques taches de rousseur qui lui donnaient l'air d'être la sœur aînée de Charlie. Elle avait une manière de se tenir, de s'asseoir, de bouger de sa silhouette élancée, et de sourire qui n'était pas Européenne. Un charme éthéré venu d'ailleurs. Il remarqua avec attendrissement l'attachement que Charlie lui portait et que Véléna lui rendait bien volontiers.

- De quelle partie de France êtes-vous exactement ? demanda tout à coup Mark, s'adressant à la jeune fille.

Cette question la prit au dépourvu, et son mince bras s'immobilisa au milieu de la table, sur le plateau de dates. Son clair regard s'affola.

- Véléna n'est pas seulement française, intervint John. Tout du moins, elle n'a vécu que peu de temps à Paris avant de venir ici.

Le discret soupir de la jeune fille n'échappa point à Mark. John et Maryann étaient très protecteurs.

- Ma mère était française, mais je suis née à Saint-Pétersbourg, murmura-t-elle.
- Saint-Petersbourg, répéta-t-il. Fastueuse ville.
- Connaissez-vous ? interrogea John.
- J'y suis allé pour la dernière fois en 1917. Je me souviens parfaitement d'un bal au Palais, en présence de la famille Impériale. Splendide. C'est là que ma sœur a rencontré son futur mari.
- Sont-ils restés en Russie ? s'enquit Howard.

L'Américain remarqua que Véléna ne posait aucune question.

- Non. Après la Révolution, il est venu en Amérique et a réussi à rapatrier la plupart de ses biens, fort heureusement. En fait, c'est lorsqu'il est venu à Boston que lui et ma sœur ont commencé à se fréquenter, et qu'ils ont fini par se marier.
- La vie d'avant la Révolution devait être fabuleuse pour l'aristocratie Russe, déclara Maryann en guettant la réaction de Véléna.
- Je n'en sais rien, répliqua cette dernière évasivement. Une partie de ma famille était française et... nous avons une autre manière de vivre.

Oublier. Oublier qui elle avait été. Renier le souvenir des siens.

Véléna se leva avec la grâce d'une gazelle, les joues en feu et sourit avec tristesse, prétextant qu'elle allait aider Safia à porter le mouton à table.

L'Américain comprit qu'elle n'aimait pas parler d'elle. Quelle impossible douleur portait-elle dans sa mémoire ? Il avait parfaitement conscience qu'elle n'avait pas eu une excellente impression de lui depuis qu'ils avaient fait connaissance. Elle se déroba à ses regards, ses interrogations avec une discrétion déconcertante.

Lorsqu'elle revint suivie de Safia, ce fut avec un visage nouveau, rayonnant. La délicieuse arôme du mouton fut reçu avec des acclamations et dissipa les obscures pensées de Mark McKenna.

- J'ai entendu dire que Lord Carnarvon et sa fille Lady Evelyn sont arrivés aujourd'hui au Caire, déclara Vélénia à l'intention de Howard.

Son admiration pour l'archéologue était évidente.

- C'est vrai, et c'est pour cela que Howard est venu aujourd'hui au Caire, déclara Maryann.
- ... en plus du fait que c'est l'anniversaire de Vélénia, rajouta celui-ci.
- Howard... fondit Vélénia. Vous êtes réellement un *gentleman*.
- Félicitations, Vélénia, déclara Mark. John m'avait caché cela...

Pour la première fois, elle le regarda ouvertement et lui adressa un sourire sincère qu'il ressentit comme un coup de poignard sans saisir pourquoi. Il pensa que le vin sans doute l'encourageait à être aussi sensible au charme naturel de la jeune fille.

- Demain à la première heure je repars pour Louxor préparer leur arrivée. Cette fois-ci je crois que je ferai la découverte qui contentera finalement Lord Carnarvon...
- Vous êtes resté bien peu de temps au Caire, Howard.
- Je sais, Maryann, je n'ai même pas pu finir mes achats...
- Pouvons-nous vous aider en quelque chose ? questionna John.

Howard Carter émit un petit rire gêné.

- En fait, c'est sans importance. Je voulais simplement acheter un canari pour meubler un peu le silence de ma chambre à Louxor...
- Moi aussi je veux un *zoizeau* ! s'exclama Charlie.
- Charlie, on dit un « oiseau », et je t'ai déjà dit de ne pas parler à table, ni la bouche pleine, gronda John.
- Howard, si vous le souhaitez, demain matin j'irai au marché vous acheter un canari, et je le confierai à Lady Evelyn et Lord Carnarvon pour qu'ils vous l'amènent.
- Merci, Vélénia, mais je ne veux surtout pas vous causer de problèmes.
- Vous plaisantez... Charlie sera ravi de le choisir avec moi.
- Oh oui ! renchérit le gamin.

Mark McKenna se sentit inexplicablement agacé par la sollicitude de la jeune fille envers l'archéologue. Comment Vélénia, aussi jeune et ravissante, pouvait-elle s'enticher d'un homme qui la doublait certainement en âge ? Et elle osait l'ignorer, lui, Mark McKenna, que la société de Boston adulait, que les femmes s'empressaient de vouloir séduire... Habitué à lire dans les pensées de ses interlocuteurs, à manier et interpréter leurs paroles devant des jurés et un juge, ou devant la société, l'avocat se sentit quelque part frustré de savoir que difficilement il pourrait atteindre Vélénia de Castellán. Lorsqu'il quitta la maison des Dalton, à une heure avancée de la nuit, ce fut avec un vague sentiment d'inachevé qui le contrariait passablement.

Tenant sa promesse, Vélénia se rendit le lendemain matin de bonne heure au marché, emportant dans son sillage un Charlie aux anges, car il pourrait explorer les ruelles et les bastions au-delà de la maison.

Malgré l'interdiction de John, Vélénia adorait se rendre au Caire Islamique, l'ancien quartier médiéval de la ville. Y pénétrer, c'était revenir six ou sept siècles en arrière. Le district de Darb Al Ahmar était empli de passages secrets, de bâtisses de terre cuite plus humbles que les faubourgs, propices aux jeux de Vélénia et de Charlie. Accompagnés par la complice Safia, qui toute en rondeurs, s'essoufflait, ils se mêlaient aux vendeurs ambulants de nourriture, de chèvres, de chameaux et d'ânes. Il y avait des mosquées et des temples partout, et l'air était empli des entêtants arômes du cumin et du curcuma. Ils se hasardèrent jusqu'à la mosquée d'Ibn Tulun qui, répéta fièrement Safia, datait du neuvième siècle et était l'une des plus grandes du monde... Vaste aussi le mausolée d'Imam Ash-Shafi'i où reposait l'un des saints d'Egypte.

Safia dut rappeler à Vélénia qu'ils étaient venus acheter un canari, et elles recherchèrent alors un oiselier. Ce fut Charlie qui rencontra le premier le canari destiné à Howard. Minuscule dans sa cage en bambou, il n'arrêtait pas de chanter joyeusement.

Safia se chargea de marchander la prix de l'oiseau. L'Egyptienne savait bien que Vélénia dominait suffisamment l'arabe pour se faire comprendre, mais elle n'en demeurait pas moins une étrangère qui attirait beaucoup trop la curiosité des hommes dans la rue. Maintes fois, lorsqu'elle se rendait en ville avec la jeune fille, les marchands offraient un prix d'or pour cette captivante occidentale. Vélénia riait de bon cœur lorsque d'aucuns voulaient l'échanger contre tout un troupeau de chameaux ou de chèvres, ne se sentant jamais menacée malgré la couleur de sa peau.

Charlie insista pour porter lui-même l'oiseau dans la cage jusque chez Lady Mathilda où logeaient Lord Carnarvon et sa fille. Le chemin jusqu'au manoir fut des plus mélodieux grâce au canari.

Lady Mathilda était veuve depuis près de deux ans. Lord Earl Helmsley lui avait légué une immense fortune faite dans la production et l'exportation du coton vers leur Grande Bretagne natale. C'était l'une des femmes les plus admirées et respectées dans la communauté étrangère au Caire. Excellente hôtesse, elle recevait régulièrement les plus grands noms de l'aristocratie et de l'Egypte chez elle.

Un laquais reçut Vélénia en lui annonçant que Lady Mathilda et Lady Evelyn se trouvaient dans le salon de visites pour prendre le thé. La jeune fille sentit sa gorge se nouer. Dieu savait si elle détestait ces civilités. La veuve de Lord Helmsley était adorable et faisait toujours preuve d'une sincère amabilité envers elle, mais cela n'effaçait pas l'appréhension de la jeune fille. L'Anglaise s'ingéniait toujours à lui trouver quelque prétendant, affligée par son célibat et son désir d'indépendance.

- Vélénia chérie, s'exclama Lady Mathilda en venant l'accueillir personnellement dans le vestibule. Comme je suis ravie que vous soyez venue avec Charlie !

Le gamin laissa tomber la cage d'où volèrent quelques plumes et se réfugia dans les jupes de Vélénia, intimidé par l'exubérante femme qui se tenait devant lui.

- Allons, Charlie, dis bonjour à Lady Mathilda et montre-lui comme tu es poli, demanda Véléria gentiment.

Le garçonnet se nia, provoquant le rire des deux femmes.

- C'est touchant de voir combien cet enfant vous aime, Véléria.

La jeune femme se contenta de reprendre la cage avec le canari et la tendit à son interlocutrice.

- Je vous laisse cette cage pour que Lady Evelyn puisse l'emmener à...
- ... venez donc connaître Lady Evelyn pour lui donner cette cage. Nous sommes en bonne compagnie, si vous saviez !... fit-elle avec un air conspirateur.

Véléria voulut protester, mais se ravisa aussitôt, et préféra suivre Lady Mathilda dans le salon. Celle-ci ne souffrait pas un refus d'hospitalité.

En pénétrant dans le salon, elle fut frappée par la raideur de la femme qui se trouvait devant elle. Lady Evelyn devait avoir son âge, mais elle paraissait beaucoup plus âgée à cause de son élégance excessive. Elle était certainement très belle, avec une peau diaphane et de magnifiques cheveux sombres ramassés en un élégant chignon.

- Lady Evelyn, je vous présente Véléria de Castellan dont nous parlions à l'instant avec Monsieur McKenna.

Le sang de Véléria ne fit qu'un tour. Elle se retourna intuitivement pour se rendre compte de la présence de l'Américain aux côtés de Lady Evelyn. Il se tenait lui aussi très droit, superbe, et elle l'aurait cru froid, s'il n'avait pas cet éternel demi-sourire. Lorsque leurs regards se croisèrent, il sembla se déridier encore plus.

- Ravi de vous rencontrer à nouveau, Véléria, dit-il d'une voix profonde.
- Mark me racontait que vous participiez aux fouilles archéologiques de Howard Carter, intervint Lady Evelyn.
- Pas exactement... je travaille effectivement avec des archéologues, mais ce n'est ni à Louxor ni avec Howard Carter, malheureusement.
- Véléria est une excellente dessinatrice et elle est avec les Dalton, des amis de Howard, expliqua Lady Mathilda.
- Vraiment ? fit Lady Evelyn, affectant l'intérêt.

Charlie tira Véléria par la manche pour attirer son attention et lui chuchota quelque chose à l'oreille.

- Votre fils est adorable.
- Ce n'est pas mon fils, Lady Evelyn...
- ... Véléria n'est pas encore mariée, interrompit Lady Mathilda un peu navrée. Et cela malgré tous les prétendants qu'elle a.

Véléria jura que Mark McKenna riait sous cape de la voir si mal à l'aise dans cette conversation.

- Euh... Lady Mathilda, je ne voudrais pas être mal polie, mais je ne peux rester d'avantage. Maryann m'attend à la maison. Je voulais simplement porter ce canari à Lady Evelyn, pour qu'elle puisse le donner à Howard Carter.
- Il s'appelle Pepi ! déclara Charlie avec fierté.

Les adultes se tournèrent vers lui, interloqués.

- Pepi, répéta Mark McKenna avec gaieté. Où donc es-tu allé chercher ce drôle de nom, Charlie ?
- Il m'a sans doute entendu parler de Pepi, l'un des pharaons de l'Ancien Royaume d'Egypte que nous sommes en train d'étudier en ce moment avec John.

Il lui accorda un sourire.

- Bien sûr, j'aurais dû me douter qu'il s'agissait d'un pharaon, dit-il avec gaieté. *Cette terre est un réceptacle de savoir que ni vous ni moi ne pourrons jamais atteindre au cours de nos vies, Vélénia, et j'ai le grand désavantage de ne pas connaître l'histoire de l'Egypte aussi bien que vous...*
- Mais vous aurez l'occasion de le faire, répliqua Lady Evelyn, mielleuse. Vous verrez que ce voyage à la Vallée des Rois vous enchantera, et je suis sûre qu'Engelbach et Howard vous mettront rapidement au courant.
- J'ai appris que John partait aussi pour Louxor dans ce voyage, commenta Lady Mathilda. Serez-vous des leurs aussi, Vélénia ?
- Non... bredouilla celle-ci.

Elle prit Charlie dans ses bras avant de poursuivre.

- Maryann préfère rester ici à cause de Charlie, et moi-même j'ai encore des croquis en retard. Je vous souhaite un excellent voyage, Lady Evelyn, Monsieur McKenna. J'espère que Howard Carter aimera son canari... Lady Mathilda, je vous remercie pour cet agréable moment.
- Vélénia chérie, Pauline et Philip seront désolés de vous avoir manquée, mais vous reviendrez les voir bientôt, n'est-ce pas ?